

WALTER
ISAACSON

Préface de Christine Ockrent



BENJAMIN
FRANKLIN

Une vie américaine

ALISIO
HISTOIRE

LE LIVRE ÉVÉNEMENT PAR LE BIOGRAPHE DE STEVE JOBS ET ELON MUSK

**« Sans la liberté de pensée, il ne peut
y avoir de sagesse, et aucune liberté
publique sans la liberté de parole. »**

BENJAMIN FRANKLIN

Homme des Lumières américain, Benjamin Franklin fut le seul Père fondateur à signer les trois documents à l'origine de la fondation des États-Unis.

Il est aussi le plus remarqué des scientifiques, inventeurs, éditeurs, écrivains, hommes d'affaires et diplomates de son temps, célèbre pour sa contribution à la Déclaration d'indépendance des États-Unis et ses découvertes sur la foudre ou ses projets à vocation civique.

Plus qu'une simple biographie, ce livre propose un autre regard sur l'histoire politique américaine et européenne du XVIII^e siècle. L'auteur à succès Walter Isaacson montre comment Franklin a contribué à forger l'identité des États-Unis et comment son œuvre, porteuse de valeurs humanistes, continue de trouver aujourd'hui – à une époque où les questions de liberté et de défense des droits de l'homme sont au cœur de toutes les préoccupations contemporaines et que les décisions politiques à l'échelle mondiale font autant débat – une résonance particulière.

**« Nul mieux que Walter Isaacson
ne pouvait faire revivre pour nous ce personnage
étrangement contemporain, figure tutélaire
d'une politique aujourd'hui saisie par le doute. »**

CHRISTINE OCKRENT

Ancien P-D.G. de CNN et directeur de la rédaction du magazine *Time*, **Walter Isaacson** a écrit une série de biographies sur diverses grandes personnalités, telles que Léonard de Vinci, Henry Kissinger, Albert Einstein, Steve Jobs et Elon Musk.

Christine Ockrent est journaliste et écrivaine spécialisée en politique internationale et européenne. Figure emblématique de l'audiovisuel français, elle a travaillé pour de nombreuses chaînes télévisées et radiophoniques comme Europe 1, France 2 ou RTL.



28 euros
Prix TTC France

Traduit de l'anglais
par Mathieu Fleury



Rayon : Histoire

BENJAMIN FRANKLIN

Une vie
américaine

WALTER ISAACSON

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mathieu Fleury*

Copyright © 2003 Walter Isaacson

Titre original anglais : *Benjamin Franklin : An American life*

Copyright © 2008 Éditions AdA Inc. Varennes, Canada, pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec Simon & Schuster, Inc. New York

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

(ISBN original) : 9780743260848

Cette présente édition est publiée par :

© 2017, 2026, Alisio

Une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris

Maquette : Camille Carlos

Design de couverture : Elisabeth Hebert

ISBN : 978-2-37935-674-2

À Cathy et Betsy, comme toujours...

Table des matières

Préface de Christine Ockrent 9

Chapitre 1

Benjamin Franklin et l'invention de l'Amérique 15

Chapitre 2

Voyage d'un pèlerin : Boston, 1706-1723 21

Chapitre 3

Artisan : Philadelphie et Londres, 1723-1726 61

Chapitre 4

Imprimeur : Philadelphie, 1726-1732 81

Chapitre 5

Citoyen d'un peuple : Philadelphie, 1731-1748 143

Chapitre 6

Scientifique et inventeur : Philadelphie, 1744-1751 179

Chapitre 7

Politicien : Philadelphie, 1749-1756 201

Chapitre 8

Eaux troubles : Londres, 1757-1762 239

Chapitre 9

Les pénates : Philadelphie, 1763-1764 277

Chapitre 10

Agent provocateur : Londres, 1765-1770 295

Chapitre 11

Rebelle : Londres, 1771-1775 337

Chapitre 12	
<i>Indépendance : Philadelphie, 1775-1776</i>	385
Chapitre 13	
<i>Courtisan : Paris, 1776-1778</i>	431
Chapitre 14	
<i>Bon vivant : Paris, 1778-1785</i>	463
Chapitre 15	
<i>Pacificateur : Paris, 1778-1785</i>	505
Chapitre 16	
<i>Sage : Philadelphie, 1785-1790</i>	579
Chapitre 17	
<i>Épilogue</i>	625
Chapitre 18	
<i>Conclusions</i>	635
<i>Rôles et personnages</i>	661
<i>Chronologie</i>	673
<i>Devises et conversion</i>	677
<i>Remerciements</i>	679
<i>Sources et abréviations</i>	683
<i>Notes</i>	691

Préface

Chaque histoire nationale a ses héros et ses démons, que le cours du temps embellit ou malmène. Plus l'époque est troublée, plus on les appelle à la rescousse, anxieux de retrouver dans leur ombre l'assurance d'une continuité, les signes d'une cohérence qui donneraient sens au chaos ambiant.

En 2016, Donald Trump a fait irruption sur la scène politique américaine en fracassant à son profit tous les codes de comportement qui régissaient jusque-là le débat public. Non que la farandole présidentielle n'ait compté jusqu'alors que des personnages convenables, empreints de classicisme, transfigurés d'emblée par la majesté de leur fonction. À la suite de George Washington, il y eut des alcooliques, des ignares et des obsédés du secret. Mais jamais un New-Yorkais, promoteur immobilier et animateur de télé-réalité, n'avait accédé au Bureau ovale en maniant à ce point insultes et contrevérités, suscitant le trouble jusque dans les rangs d'un parti républicain dont l'élite avait tout tenté pour l'entraver.

Le 45^e président des États-Unis est-il le personnage d'un temps, le nôtre, où Twitter limite la pensée en 140 signes, où les faits disparaissent au profit du complot, où les murs ressurgissent pour faire barrage à la mondialisation ? Au-delà des électeurs dont il a pressenti la colère, incarne-t-il un nouvel esprit américain, balayant au passage les critères dont ses prédécesseurs, singulièrement Barack Obama mais aussi Bush père et fils, si différents soient-ils, avaient imprimé leur action ?

Tandis que la perplexité envahit les esprits, il est bon de replonger dans l'histoire de ce pays singulier qui dispute à la France son exceptionnalisme et de retrouver la trace de

ces quelques hommes qui, à la fin du XVIII^e siècle, forgèrent sa culture politique.

Parmi eux, un original, un inventeur qui comprit, grâce à son cerf-volant, que la foudre était un phénomène électrique, qui imagina les lunettes à double foyer ou le poêle à combustion et créa dans sa ville de Philadelphie le premier corps de sapeurs-pompiers volontaires ; un diplomate coiffé de fourrure à la manière des vieux trappeurs, un promeneur familier de Paris, qui convainquit la France de soutenir la guerre d'indépendance de son pays contre l'ennemi commun, l'Anglais ; un disciple des Lumières, ami de Voltaire, protestant convaincu qui croyait à l'éthique du travail ; un humoriste, fêru d'autodérision, qui riait de bon cœur aux blagues ordinaires et refusait de porter perruque. Son nom : Benjamin Franklin.

Imprimeur, fils de maroquinier, il avait fait fortune en publiant sous pseudonyme, vingt-cinq ans durant, *L'Almanach du Bonhomme Richard*, dont certains adages conservent aujourd'hui toute leur saveur : « Une seule pomme pourrie gâte ses voisines du panier », ou encore : « Il n'y a pas de petits ennemis ».

Écrivain, homme politique, philosophe, diplomate, cet homme protéiforme voulait, comme il l'écrivit peu avant sa mort en 1790 à l'âge de 84 ans, « que sa vie fût utile ».

Seul parmi les pères fondateurs de l'Amérique à avoir signé les trois documents qui établirent la nouvelle République – la Déclaration d'indépendance, le Traité de Paris et la Constitution –, Benjamin Franklin était convaincu qu'allait s'y forger une identité collective spécifique, basée sur la sagesse et les vertus de « l'homme moyen », incarnant cette classe sociale dont les valeurs, l'ardeur au travail, le goût pour le profit légitimement gagné conférerait sa solidité à l'ambitieux édifice. Il croyait à la nécessité de dirigeants issus non plus de l'aristocratie mais de la classe moyenne, peuplée de citoyens ordinaires, dont les qualités conjuguées garantiraient la cohésion, au grand étonnement d'Alexis de Tocqueville qui y décela à son tour l'invention de l'Amérique.

Nul mieux que Walter Isaacson ne pouvait faire revivre pour nous ce personnage étrangement contemporain, figure tutélaire d'une culture politique aujourd'hui saisie par le doute. Écrivain, journaliste, un temps patron de CNN et du magazine Time, Isaacson a signé de passionnantes biographies, dont celles d'Albert Einstein et de Steve Jobs. Saluons donc la réédition, en français, de cette évocation de la vie et de l'œuvre de Benjamin Franklin – rédigée quelques années avant l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis –, elle n'en prend que plus de relief.

Christine Ockrent

Benjamin Franklin et l'invention de l'Amérique

De la littérature américaine, une première scène marquera les esprits. C'est une vieille image ; c'est le récit autobiographique d'un homme qui se raconte jeune fugueur à dix-sept ans et se revoit, la tenue débraillée, découvrant Philadelphie. Avec l'effronterie de son innocence, il descend du navire, s'achète trois miches de pain et traîne le long de Market Street. Devons-nous figer là l'histoire, dans sa simplicité évocatrice ? Non ; il nous faut dépoussiérer ce tableau pour en avoir une véritable compréhension. Nous devons voir son auteur, alors âgé de soixante-cinq ans. En observateur ironique, raillant sa jeunesse, il réécrit cette scène, penché sur son secrétaire dans sa demeure de la campagne anglaise. Il prétend adresser là une lettre à son fils, un enfant illégitime devenu gouverneur royal, un homme aux prétentions aristocratiques qui a grand besoin qu'on lui remémore ses humbles origines.

Pour retrouver la couleur originale de cette histoire, il nous faudra creuser plus avant. Un œil attentif, par exemple, nous fera découvrir, inséré en marge d'une phrase où il décrit son arrivée, un fait curieux où il retrace sa première rencontre, sur Market Street, avec sa future femme, Deborah Read : « Elle était sur le seuil de sa porte, m'observa et trouva, j'en aurais sans doute fait autant, que je faisais une très singulière et très grotesque figure. » Voilà donc que l'homme, en un bref

paragraphe, dévoile et explique son personnage depuis trois perspectives distinctes : celle de sa jeunesse, celle où il se voit avec ses yeux vieillis et celle de sa femme, qui puise dans ses propres souvenirs. Le vieil homme parachève son autoportrait d'une habile affirmation — « j'en aurais sans doute fait autant » —, une remarque où le dénigrement de soi cache à peine la fierté qu'il prend à raconter son ascension remarquable dans le monde¹.

Des pères fondateurs de l'Amérique, Benjamin Franklin est celui qui nous fait un clin d'œil depuis son temps. Dans l'entourage de George Washington, on évitait de se montrer trop familier ; naguère comme jadis, nul n'aurait imaginé poser la main sur l'épaule de l'austère général. Jefferson et Adams étaient des figures tout aussi intimidantes. Mais Benjamin Franklin, « Ben », cet entrepreneur urbain et ambitieux, nous semble fait de chair, non de marbre, une personne à qui l'on peut donner sans gêne un sobriquet. Et cet homme se tourne vers nous et observe, avec des yeux brillants derrière ses lunettes toutes neuves, ce que nous faisons de l'histoire. Ses textes sont sincères et nous parlent. Dans ses lettres, ses nouvelles fictives, ses canulars et ses mémoires, il ne propose rien de rhétorique, rien d'ampoulé, mais offre une brillante ironie, un franc-parler qui déconcerte et un style des plus contemporains. Nous pouvons encore aujourd'hui ressentir son influence et sa présence.

Il fut, durant les quatre-vingt-quatre années de sa vie, ce que l'Amérique eut de mieux comme scientifique, inventeur, diplomate, écrivain et stratège économique. De cette époque, il fut également l'un des penseurs politiques les plus pratiques, à défaut d'en être le plus profond. Il prouva, en faisant voler un cerf-volant, que la foudre est une manifestation électrique et il inventa une baguette de fer capable de soumettre sa force destructrice. Il conçut les lunettes à double foyer et la « cheminée à la Franklin », un calorifère, dressa des cartes du Gulf Stream et imagina des théories sur la nature contagieuse du rhume banal. Il proposa divers projets civiques d'améliorations mutuelles, dont les bibliothèques publiques, les collèges, les pompiers volontaires, les

associations d'assurances et la création de bourses d'études. Son humour empreint d'autodérision aida à façonner un style typiquement américain. Pour la diplomatie, il créa une approche où l'idéalisme s'entremêlait avec le réalisme dans les jeux de pouvoir. En politique interne, il proposa des plans majeurs pour unir les colonies et instaurer un modèle fédéral de gouvernement.

Toutefois, la plus intéressante création de Franklin, celle qu'il n'eut de cesse de réinventer, fut certainement sa propre personne. Premier grand publiciste d'Amérique, il s'évertua, dans sa vie et dans ses écrits, à créer un nouvel archétype du citoyen américain. Avec art, il imagina et façonna un personnage, une figure qu'il fit connaître de ses contemporains et dont le visage sera un legs pour la postérité.

Son personnage, tout d'abord, il le créa par l'image, par l'apparence. Dès ses débuts dans l'imprimerie, Franklin voulut se donner une réputation de grand travailleur ; il brouettait donc lui-même ses rouleaux de papier dans les rues de Philadelphie afin qu'on le sache. En France, devenu vieux diplomate, il se présentait coiffé d'un chapeau de fourrure pour s'assurer qu'on le croie nanti de la sagesse des vieux pionniers. Entre ces deux époques, il se présentera comme l'entrepreneur simple mais prospère, celui qui cherche la vertu — le zèle, la frugalité et l'honnêteté —, le bon commerçant, celui qui aide sa communauté.

Il ne faut cependant pas croire que l'image était étrangère à la réalité. Né et élevé dans la classe ouvrière des maroquiniers, Franklin fut, du moins durant la majeure partie de son existence, plus à son aise dans la compagnie des artisans et des penseurs. L'élite établie lui déplaisait ; il éprouvait même de l'aversion pour l'aristocratie héréditaire, pour ses pompes et ses prérogatives. Toute sa vie durant, d'ailleurs, il parlera ainsi de lui : « B. Franklin, imprimeur ».

Ces attitudes permettent de deviner l'une des grandes aspirations de l'homme : Franklin rêve d'une identité nationale américaine fondée sur les vertus et les valeurs de la classe moyenne. Instinctivement plus à l'aise avec

la démocratie que ne le furent ses collègues fondateurs et dénué du snobisme que ses futurs détracteurs réserveront à ses valeurs capitalistes, Franklin avait foi en la sagesse de l'homme du peuple et croyait qu'une nation nouvelle devait puiser sa force dans ce vaste creuset qu'il appelait « l'homme moyen ». Par ses conseils progressistes visant à cultiver les valeurs individualistes et ses projets humanistes pour l'amélioration du bien commun, il aida à créer et à célébrer une nouvelle classe dirigeante faite de citoyens ordinaires.

L'interaction complexe entre les diverses facettes de la personnalité de Franklin — son ingénuité et sa sagesse impulsive, son éthique protestante détachée de tout dogme, ses principes fermement tenus et ceux qu'il prêtait aux compromis — fait en sorte que tout nouveau regard sur sa personne réfléchit et réfracte les valeurs changeantes de la nation américaine. Il fut diffamé par les romantiques, adulé par les entrepreneurs. Chaque ère a vu naître une nouvelle appréciation de l'homme et, conséquemment, chacune d'elles se révèle avec ses propres questionnements quant à sa valeur.

Franklin éveille des résonances particulières dans l'esprit et dans le cour de l'Amérique du ^{xx}^e siècle. Éditeur brillant à la curiosité inventive, toujours désireux d'accroître son réseau et de multiplier les rencontres, il aurait été tout à son aise dans la révolution de l'information actuelle, et son désir nullement honteux de gravir l'échelle de la méritocratie a fait de lui, comme le dira le critique social David Brooks, « le yuppie fondateur ». Nous pouvons aisément nous imaginer discutant avec Franklin devant une bière après le travail, lui expliquant comment utiliser le dernier gadget numérique, partageant un nouveau plan d'affaires et rigolant des plus récents scandales politiques. Il rirait de bon cœur de la dernière blague à propos d'un prêtre, d'un rabbin ou de la fille d'un fermier. Nous l'admirerions autant pour son sérieux que pour sa légère ironie. Enfin, nous nous reconnâtrions dans sa façon, parfois timide, de glisser dans la conversation sa soif de réputation, de richesse, de valeurs humaines et de vertus spirituelles².

Certaines personnes, de celles qui voient l'influence de Franklin dans le monde d'aujourd'hui, s'inquiètent du vide spirituel qui semble se répandre dans la culture matérialiste. Ces gens prétendent que Franklin nous enseigne à vivre dans le monde pratique et pécuniaire, mais non à faire de l'existence une expérience exaltante. D'autres voient la même empreinte et y admirent les valeurs de base de la classe moyenne et les sentiments démocratiques qui sont souvent maltraités par les gens élitistes, radicaux, réactionnaires et autres antagonistes s'en prenant à la bourgeoisie. Ils considèrent Franklin comme un exemple des qualités personnelles et des vertus civiques qui disparaissent dans l'Amérique moderne.

Cette admiration est, dans une vaste mesure, justifiée, tout comme peut l'être le mépris de certaines personnes. Cependant, les leçons que nous pouvons tirer de la vie de Franklin sont plus complexes que celles d'ordinaire exposées, que ce soit par ses admirateurs ou par ses adversaires. Dans les deux camps, il règne une confusion dont la cause se trouve dans le récit autobiographique du jeune pèlerin ambitieux ; l'erreur, ici, est de prendre ses grandes maximes morales pour les croyances fondamentales qui motivèrent ses actions.

Sa moralité s'est fondée sur des convictions sincères : il croyait mener une vie vertueuse, il était persuadé de servir son pays et il pensait pouvoir accéder au salut par ses bonnes actions. Ses croyances l'amenèrent à lier la vertu individuelle et la vertu civique, ainsi qu'à soupçonner, à partir des maigres preuves rassemblées quant aux voies de Dieu, que ces vertus terrestres étaient également liées à celles des Cieux. Il expose d'ailleurs cette vision dans la devise de la bibliothèque qu'il fonda : « Offrir ce dont le bien commun bénéficiera est divin. » Contrairement à ses contemporains — dont Jonathan Edwards, qui croyait que les hommes étaient tous nés pécheurs, qu'ils étaient soumis à la loi d'un Dieu coléreux et que le salut n'était possible que par la pénitence et la grâce —, Franklin a adopté une perspective spirituelle qui peut sembler quelque peu suffisante ; d'une certaine façon, elle l'était, encore qu'elle fût aussi authentique à l'homme.

Quelle que soit l'appréciation qu'on lui réserve, il sera des plus intéressant de renouer avec Franklin, car, ce faisant, nous débattons une question fondamentale : comment peut-on vivre une existence utile, vertueuse, louable, morale et riche sur le plan spirituel ? Voilà un questionnement tout aussi vital aujourd'hui, dans notre époque satisfaite, que jadis, lorsque régnait l'incertitude d'une ère révolutionnaire.

Voyage d'un pèlerin

Boston, 1706-1723

LES FRANKLIN D'ECTON

Durant la période tardive du Moyen Âge, une classe nouvelle émerge dans les villages de l'Angleterre rurale : des hommes qui possédaient des propriétés et des richesses, mais qui ne détenaient aucun titre au sein de l'aristocratie. Fiers, mais sans grandes prétentions, affirmant leurs droits en tant que membres de la classe indépendante moyenne, ces propriétaires fonciers sont bientôt appelés des franklins, un terme dérivé du moyen anglais « frankelyen » signifiant « freeman », soit homme libre¹.

Lorsque la coutume des noms de famille s'accrédita, les familles des classes supérieures s'approprièrent très souvent le titre de leurs domaines, tel que Lancaster ou Salisbury. Les métayers décidèrent parfois de prendre pour nom le type géographique de leur lopin de terre, par exemple une colline ou une prairie, ce qui donna les Hill ou les Meadows. Les artisans eurent tendance à s'identifier par leur métier, soit Smith pour les forgerons, Taylor pour les tailleurs ou encore Weaver pour les tisserands. Enfin, pour certaines familles, le patronyme le plus approprié leur sembla être Franklin.

Le plus ancien usage documenté de ce nom fut celui qu'en fit l'un des ancêtres de Benjamin Franklin, du moins selon les

informations toujours disponibles aujourd'hui. En effet, son arrière arrière-grand-père, Thomas Francklyne ou Franklin, naquit vers 1540 à Ecton, un village du comté de Northampton. L'esprit libre et indépendant de l'homme devint la marque de la lignée familiale. « Notre obscure famille embrassa de bonne heure la Réformation, écrivra plus tard Franklin, et fut souvent en danger d'être persécutée en raison de son zèle contre le papisme. » Lorsque la reine Mary I^{re} s'engagea dans sa sanglante croisade pour rétablir l'Église catholique, Thomas Franklin conserva sa Bible en anglais ; il la dissimula en l'attachant sous une chaise. Ce stratagème permettait de renverser la chaise sur une cuisse, de lire tout haut des passages de la Bible et, advenant le passage d'un appariteur, de cacher rapidement le document interdit².

Le grand désir d'indépendance et le pragmatisme de Thomas Franklin, ainsi que sa fine ingéniosité, semblent s'être transmis de génération en génération. Dans cette famille, plusieurs dissidents verront le jour, des non-conformistes désireux de défier l'autorité, certes, mais non au point de devenir zéloteurs. Ils furent des artisans habiles et des forgerons inventifs, des êtres habités par l'amour de la connaissance. Lecteurs et écrivains passionnés, ils embrassaient des convictions fermement ancrées — sachant pourtant en user avec légèreté. Sociables de nature, les Franklin savaient souvent mériter la confiance de leurs voisins, devenant leurs conseillers, et ils tiraient une grande fierté d'être de la classe moyenne, et de jouir de l'indépendance que leur donnaient leurs commerces, leurs métiers et leurs propriétés.

C'est peut-être la simple suffisance du biographe qui laisse penser que le caractère d'une personne peut être révélé en suivant la piste des racines familiales, ce legs qui culminerait dans la personnalité dont il fait l'étude. Il n'en demeure pas moins que l'héritage familial de Franklin semble un berceau riche où amorcer notre recherche sur le personnage. Chez certaines gens, l'élément le plus déterminant de leur personne est un lieu. Pour apprécier Harry Truman, par exemple, il est important de comprendre la frontière, cette région séparant l'Amérique habitée de ses

terres sauvages, dans le Missouri du ^{xix}^e siècle ; de même, il faut fouiller la campagne vallonnée du Texas pour apprécier Lyndon Johnson³. Toutefois, il faudra admettre que Benjamin Franklin ne peut être aussi facilement expliqué par une région. Son héritage fut celui de gens sans lieu — les plus jeunes fils des artisans de la classe moyenne — dont la plupart firent carrière dans des villes étrangères à celles de leurs pères. Franklin sera donc mieux compris en tant que produit d'un lignage plutôt que de son environnement.

Qui plus est, Franklin lui-même se comprenait ainsi. « Je me suis amusé à recueillir quelques petites anecdotes concernant ma famille », peut-on lire en guise de phrase introductive à son autobiographie. C'est un exercice plaisant, auquel il se prêta durant un voyage à Ecton, au midi de son existence. Il s'entre-tint alors avec des parents éloignés, feuilleta les registres de la paroisse et nota les inscriptions sur les pierres tombales de la famille.

L'esprit de dissension qui avait nourri sa famille, découvrit-il, ne faisait pas que faire circuler des idées différentes sur les questions religieuses. Le père de Thomas Franklin avait été un avocat qui, selon les dires, s'était dévoué pour l'homme du peuple. Il prit en effet le parti de ce dernier lorsqu'une controverse éclata au sujet de la pratique dite d'« enclosure », un procédé par lequel l'aristocratie fermait ses domaines au fermier pauvre pour l'empêcher d'y faire paître ses troupeaux. De plus, le fils de Thomas, Henry, passa une année en prison pour avoir écrit un poème qui, tel qu'un de ses descendants le dira, « froissa un certain homme d'importance ». Cette inclination pour défier l'élite et pour les poèmes acerbes envers le médiocre allait survivre encore quelques générations.

Le fils d'Henry, Thomas II, démontra des traits qui apparaîtraient plus tard évidents chez son célèbre petit-fils. Homme à l'âme sociable, il adorait lire, écrire et réfléchir. Jeune adulte, il bâtit de bric et de broc une horloge qui fonctionnera jusqu'à sa mort. À l'instar de son père et du père de celui-ci, il devint forgeron, mais dans les petits villages anglais, ce métier demandait de remplir une foule de tâches

variées. Selon un neveu, il « touchait aussi, pour la distraction, aux métiers de tourneur sur bois, d'armurier, d'écrivain et possédait l'une des plus belles plumes de la région. Il était féru d'histoire et possédait des connaissances en astronomie et en chimie⁴ ».

Son fils aîné reprit la forge, dirigea une école et fut un avocat prospère. Pour la présente histoire, cependant, nous nous concentrerons sur les plus jeunes fils : Benjamin Franklin fut le plus jeune enfant de la cinquième génération des plus jeunes fils Franklin. Être de la dernière « portée », à l'époque, vous laissait souvent le seul maître de votre réussite ou de votre malheur. Pour les Franklin, cela impliquait que l'on dût quitter les villages, notamment celui d'Ecton, des communautés trop petites pour soutenir plus d'un ou deux artisans de chaque métier. Les jeunes devaient donc se diriger vers des villes plus importantes, où ils pourraient se faire apprentis.

Il n'était pas inhabituel — spécialement au sein de la famille Franklin — que les jeunes frères deviennent les apprentis de leurs aînés. Ainsi, le fils cadet de Thomas II, Josiah Franklin*, quitta Ecton durant les années 1670 pour Banbury, un bourg du comté d'Oxford, où il se lia à un de ses frères qui y tenait un commerce de teinturerie. Après les jours difficiles du protectorat de Cromwell, la Restauration sous le roi Charles II mena à un bref épanouissement de l'industrie textile.

Durant son séjour à Banbury, Josiah vécut le tumulte de la deuxième grande convulsion religieuse à frapper l'Angleterre. Le premier bouleversement était venu d'une décision de la reine Élisabeth : l'Église d'Angleterre serait désormais protestante. La reine et la royauté subséquente seront pressées plus tard par leurs partisans de mener une action plus poussée, c'est-à-dire la « purification » du culte anglais de toute trace catholique. Les puritains, ces calvinistes dissidents qui se firent les champions de la purge des vestiges papistes, avaient une voix particulièrement forte dans les

* Voir page 545 pour la description des personnages principaux de ce livre.

comtés de Northampton et d'Oxford. Ils prônaient l'autonomie de chaque paroisse protestante, le congrégationalisme ; ils plaçaient le sermon et l'étude de la Bible au-dessus de la liturgie et du rituel et méprisaient le décorum de l'Église anglicane, y voyant une souillure tenace laissée par l'Église de Rome. Malgré leurs idées puritaines sur la moralité, leur secte se valut l'intérêt de certains intellectuels de la classe moyenne, car on y valorisait les discussions, les associations, les sermons et une compréhension individuelle de la Bible.

Au moment où Josiah s'installa à Banbury, les croyances s'y entredéchiraient et la ville était l'hôte d'une lutte enclenchée par le puritanisme. (Lors d'un affrontement de nature plus physique, un groupe de puritains renversa la célèbre croix de Banbury.) La famille Franklin était, elle aussi, divisée, bien que cette division fût moins profonde. John et Thomas III demeurèrent fidèles à l'Église anglicane ; leurs jeunes frères, Josiah et Benjamin (parfois nommé « Benjamin l'Aîné » pour le distinguer de son illustre neveu), se firent dissidents. Bien qu'opposé au conformisme, Josiah ne sombrera jamais dans le fanatisme pour ces questions théologiques. On ne retrouve d'ailleurs aucune preuve qu'il y eut des querelles de famille sur le sujet⁵.

VOYAGE EN TERRE SAUVAGE

Franklin déclarera que ce fut un désir « de jouir de la liberté de religion » qui mena son père, Josiah, à émigrer en Amérique. D'une certaine manière, cela est vrai. La fin de l'édit puritain de Cromwell et la restauration de la monarchie, en 1660, avaient amené son lot de restrictions quant à la pratique de la foi puritaine et plusieurs pasteurs, jugés non conformistes, avaient été destitués.

Cependant, le frère de Josiah, Benjamin l'Aîné, fut probablement plus perspicace en attribuant ce voyage outre-Atlantique à des facteurs plus économiques que religieux. Josiah n'était pas zélé quant à sa foi. Il demeurait très proche de son père et de son frère plus âgé, John, lesquels étaient restés de fidèles anglicans. « À l'évidence, ce fut le goût de

l'indépendance, conjugué à une vigueur intellectuelle et à des détails d'ordre pratique, plutôt qu'à un besoin de liberté doctrinale et confessionnelle, qui mena deux des Franklin, Benjamin l'Aîné et Josiah, devenus puritains, à suivre cette voie », écrit Arthur Tourtellot, auteur d'un ouvrage au propos fort accessible traitant des dix-sept premières années de la vie de Franklin⁶.

Le souci premier de Josiah était d'assurer la subsistance de sa famille. À dix-neuf ans, il se maria à une habitante d'Ecton avec qui il s'était lié d'amitié étant jeune : Anne Child. Il l'amena à Banbury, où ils eurent successivement trois enfants. Au terme de sa formation d'apprenti, il travailla dans l'atelier de son frère. Il devint vite évident que ce commerce ne pourrait suffire aux deux familles Franklin, où les naissances se succédaient et, selon la loi, Josiah ne pouvait exercer un nouveau métier sans un apprentissage préalable. Benjamin l'Aîné expliquera ainsi le départ du frère : « Alors que les événements s'enchaînaient contre ses souhaits, avec le départ de ses camarades et de son père, Josiah partit pour la Nouvelle-Angleterre en l'an 1683. »

L'histoire de l'émigration de la famille Franklin, à l'image de l'histoire de Benjamin Franklin, nous permet de pressentir l'identité américaine en bouillonnement. Parmi les puissants mythes romantiques de l'Amérique se trouve, ainsi que les manuels scolaires le soulignent, la liberté comme motivation première des colonisateurs et, plus particulièrement, la liberté de religion.

Comme bien des idées romantiques américaines, ce mythe renferme une bonne part de vérité. En effet, pour beaucoup de gens de la vague de migrants puritains qui s'installèrent dans le Massachusetts, ainsi que dans les arrivées massives subséquentes qui créèrent l'Amérique, le voyage sera essentiellement un pèlerinage religieux, un périple qui permettait de fuir la persécution et de trouver la liberté. N'empêche que, comme la plupart des mythes, celui-ci maquille des réalités très révélatrices. Ainsi, pour nombre d'émigrants puritains, tout comme pour ceux des

autres vagues, le voyage était principalement motivé par une quête économique.

Par ailleurs, se restreindre à une vision aussi dichotomique prouverait une incompréhension flagrante des puritains et, bien sûr, de l'Amérique. Pour la majorité puritaine, que nous parlions du richissime John Winthrop ou de l'humble Josiah Franklin, l'aventure en terre sauvage s'explique par des considérations qui touchent autant la foi que le domaine pécuniaire. La colonie de la Massachusetts Bay, après tout, fut établie par des investisseurs, tels Winthrop, qui la voulaient, en l'instaurant par un acte, une entreprise commerciale ainsi qu'une divine « ville sur la colline ». Les puritains de l'époque ne se livraient pas à des jeux de distinction ou d'exclusion entre le spirituel et le laïque. Notons ici que ces colons apportèrent avec eux, parmi les notions qu'ils léguèrent à l'Amérique, une éthique protestante qui liait la liberté religieuse et la liberté économique, qui élevait au rang de vertu l'esprit d'entreprise et qui ne considérait pas le succès financier comme un obstacle au salut spirituel⁷.

Les puritains ressentaient donc du mépris pour la vieille croyance monastique de l'Église romaine, qui voulait que l'on se détache des besoins terrestres et financiers pour s'approcher de Dieu ; ils proclamaient que la prospérité était un impératif tout aussi céleste que terrestre. Ce que l'historien Perry Miller nomme « le paradoxe du matérialisme et de l'immatérialité des puritains » n'avait rien de contradictoire pour les adeptes du puritanisme ; accroître leur fortune était même pour eux un moyen de glorifier Dieu. Comme Cotton Mather l'exprima dans son célèbre sermon, « Le chrétien et sa vocation », prononcé sept années avant la naissance de Franklin, il était important de s'occuper « à une quelconque affaire établie où le chrétien passera beaucoup de temps, afin de rendre gloire à Dieu en faisant le bien pour son prochain et en s'attirant des bienfaits pour soi ». Le Seigneur, fort à propos, sourit à ceux qui s'appliquent à répondre aux besoins de l'homme et, tel qu'il pourra être lu dans l'Almanach du Bonhomme Richard, « Il aide ceux qui s'aident eux-mêmes⁸. »